

PERE, TRANSFERT, PSYCHOSOMATIQUE

Valentin Nusinovici

(103) Lors des Journées de Paris de janvier 1988 **Charles Melman** soulignait combien les patients dits psychosomatiques font preuve de réticence, de refus, de crainte à l'égard de qui cherche à faire valoir la dimension du transfert et combien au contraire ils se montrent avides d'une relation d'accrochage, d'amour, avec quelqu'un qu'ils situent comme un semblable <sup>1</sup>. Ceci nous pose d'emblée la question du rapport de ces sujets au Père puisque pour **Melman** le transfert est précisément l'appel adressé au Père supposé se tenir dans l'Autre. Je voudrais donc partir de là, essayer de commenter et d'illustrer ces propos, et le faire en m'appuyant bien sûr sur la clinique mais aussi sur des écrits d'auteurs ayant été atteints d'affections que l'on peut considérer - quelle que soit l'imprécision de ce terme - comme psychosomatiques. Ceci dans l'hypothèse que pourrait s'y trouver lisible ce qui fait obstacle à l'engagement dans la parole.

---

1c. MELMAN, *A Propos de quatre cas de torticollis spasmodique*, in *Le Trimestre Psychanalytique*, 1988, n°5, pp. 101-108.

Je commencerai par citer une phrase écrite à mon intention par un patient. Venant me consulter, il m'avait remis une lettre où il (104)m'indiquait ceci : "Vous voyez devant vous un homme mais il y a dans lui un enfant très abîmé qui doit être le sujet de notre travail commun". Et il m'y prévenait qu'il ne viendrait que si j'acceptais ses conditions : que nous travaillions comme deux adultes, chacun avec son indépendance, sa vie privée, sa philosophie, ses expériences professionnelles et sa religion, en respectant toutes les conventions des sociétés civilisées et avec des règles du jeu établies par avance.

Cette exigence de symétrie, qui vient récuser la disparité subjective qui fonde le transfert est rarement formulée de façon aussi détaillée bien qu'elle soit tout à fait habituelle. Mais cette lettre a de plus l'intérêt de montrer d'où provient cette exigence : du refus de parler de la place "d'enfant abîmé" car cela induirait une disparité intolérable. C'est, je crois, ce qu'exprimait **Rainer Maria Rilke** lorsqu'après avoir tenté une consultation auprès d'un psychanalyste il écrivait : « *Il cherchait toujours à m'amener sur le terrain où il a le plus de pouvoir. Quelle horreur ce serait de rendre ainsi son enfance en morceaux.* » <sup>2</sup>

Lorsque les patients acceptent de poursuivre, ils disent souvent que montrer leur fragilité, leur faiblesse, reviendrait à donner prise sur eux. On voit ici l'opposition avec l'hystérie où il s'agit au contraire de mettre en avant la faiblesse pour avoir prise sur l'autre (et l'Autre aussi bien) et on pressent déjà qu'il n'y a pas ici de Père qu'il s'agirait d'émouvoir. Ce qu'ils disent de Dieu le confirme : Dieu qui pour le névrosé est ordinairement l'image même du Père est ici tout différent, c'est le plus souvent un Moloch (une patiente voyait la messe comme un sacrifice babylonien), parfois un allié (on retrouve l'exigence

---

2L. ANDREAS SALOME, *Rainer Maria Rilke*, Petite Bibliothèque Européenne du XX<sup>ème</sup>, Editions Maren Sell, 1989, p. 118.

de symétrie), rarement la Providence, mais jamais le Père.

**Joyce**, dont **Lacan** a souligné qu'il était récalcitrant au transfert <sup>3</sup> est à cet égard éclairant. Certes il lui arrive de prier Dieu mais (105) cet un appel qui ne se répète pas. La vectorisation du S au S1 qui constitue l'articulation principale du discours hystérique ne se maintient pas. De Dieu, écrit-il, il lui est impossible de s'en approcher jamais <sup>4</sup> mais il lui est tout autant impossible de commettre un sacrilège car Dieu est un "symbole" redoutable <sup>5</sup>. **Lacan** a aussi pointé chez **Joyce** le fantasme d'être le rédempteur, mais il faut préciser que ce rédempteur n'est pas le Fils <sup>6</sup> et qu'il ne reçoit de Dieu ni amour ni reconnaissance <sup>7</sup>. Quelle peut être alors pour **Joyce** sa position de repli ?

Occuper à la fois les places de pénitent et de confesseur <sup>8</sup>, prétendre faire un pacte avec son propre cœur <sup>9</sup> ou encore se dédicacer - « à ma propre âme » - sa première pièce (ce sera son unique dédicace !) <sup>10</sup>. C'est donc son égoïsme, il ne le cache pas, qui est rédempteur <sup>11</sup>. Mais il lui faut quand même un appui et faute de pouvoir en appeler au Père, il se tourne vers celui qu'il nomme « mon père qui ne sera jamais aux cieux » <sup>12</sup>, sa dédicace aussitôt écrite il va la montrer à son père. Et le *Portrait de l'artiste en jeune homme*, le livre qui relaie son échec à aimer Dieu, se clôt sur la célèbre demande faite à l'«old father», demande de le soutenir à jamais.

---

3J. LACAN, *Le Sinthome*, Séance du 10 février 1976, inédit.

4J. JOYCE, *Portrait de l'artiste en jeune homme*, Oeuvres, Tome 1, Pléiade, p. 608.

5J. JOYCE, *Portrait de l'artiste en jeune homme*, ibidem, p. 771.

6J. JOYCE, *Poèmes de circonstance*, ibidem, p. 62.

7J. JOYCE, *Stephen le héros*, ibidem, p. 424.

8J. JOYCE, *Stephen le héros*, ibidem, p. 346.

9J. JOYCE, *Portrait de l'artiste en jeune homme*, ibidem, p. 667.

10R. ELLMANN, *Joyce*, Tome 1, Gallimard, p. 101.

11J. JOYCE, *Portrait de l'artiste* (1904), ibidem, p. 314.

12J. JOYCE, *Stephen le héros*, ibidem, p. 552.

Je voudrais citer un écrivain américain contemporain, **Jérôme Charyn**, qui souffre, semble-t-il beaucoup, d'un ulcère gastro-duodénal et qui de cet ulcère a fait un personnage de la saga policière qu'il (106) présente comme étant « *l'expression de son mythe personnel* »<sup>13</sup>. Dans un autre de ses livres, **Charyn** note ceci qui me semble susceptible d'application à divers patients psychosomatiques : « *L'écriture est une revanche sur le monde de la parole* ». J'ai eu l'occasion de parler de ces romans policiers dans un exposé fait à l'Association Freudienne à Paris et je voudrais juste aujourd'hui en citer un petit détail. Cela concerne un ex-flic juif irlandais qui s'efforce de survivre dans la jungle de New-York et qui a reçu de son père un triple héritage. D'abord un coffre ancien et précieux contenant un rouleau de la Torah encore plus ancien et plus précieux dont il doit absolument assurer la transmission. Ensuite un châle de prières dont les glands, précise **Charyn** - je ne sais pas si c'est aussi évocateur en anglais qu'en français - ont été arrachés. Et enfin l'obligation de sauvegarder une synagogue pour les Irlandais abandonnés. Il se démène tant et plus, il est pris dans des tas d'aventures et lorsqu'il est en posture par trop délicate il invoque, devinez qui ? **Esaü**. Il s'écrie : « *Esaü ne me quitte pas* » ou bien « *Dieu d'Esaü viens à moi* » ou encore « *Esaü où est ton papa ?* ».

L'invocation ironique faite par le personnage de **Charyn** dit fort bien et son statut d'héritier spolié et son refus de faire appel à son Dieu. Mais il y a plus : l'identification imaginaire à **Esaü**, qui indique bien la vivacité du complexe fraternel, ne signifie pas qu'il va comme ce dernier se séparer de sa tribu, il invoque **Esaü** mais il ne quitte pas Israël. Il fait de la synagogue non seulement un asile mais un vrai foutoir et cependant si l'on s'en tient à la rigueur étymologique il n'est pas un apostat : il ne se tient pas au dehors. (**Joyce** non plus

---

13J. CHARYN, *Marilyn la Dingue*, Folio - *Zyeux-Bleus*, Folio - *Kermesse à Manhattan*, Carré Noir - *Isaac le Mystérieux*, Points.

n'était pas un apostat : il se disait un "catholique errant"). Le plus remarquable est que cette position subjective si particulière, dont le statut topologique serait à préciser, ne soit jamais présentée comme conflictuelle. Il est habituel que les patients psychosomatiques disent l'essentiel de façon très elliptique et qu'ils s'avèrent ensuite réticents ou incapables (distinction capitale mais bien difficile à faire) de le développer et tout spécialement d'en situer l'aspect conflictuel. On peut encore remarquer dans « **Esaü** où est ton papa ? », qui est un véritable cri (107) de détresse, le caractère indirect de l'appel au papa, au père comme petit autre, puisque c'est à lui même, **Esaü**, que le personnage s'adresse. La clinique fournit l'occasion d'observer de tels appels indirects.

Le père qui est ici cherché, on pourrait le dire terrestre par référence à ce que **Lou Andreas Salomé** dit de **Rilke** : « *S'il avait pu prier comme un enfant son père sur terre qui l'entend et l'exauce, il n'aurait rien demandé d'autre que de rester à sa place dans la maison du père* »<sup>14</sup>. Le père terrestre est une façon d'imaginer le père de la réalité, sa recherche contrairement à celle du Père céleste ne s'exprime ni dans la prière ni dans la plainte d'avoir été délaissé ou abandonné. Cette recherche reste même le plus souvent silencieuse. Un patient que je recevais depuis des années m'annonce un jour : « *Je vais vous dire aujourd'hui une chose très importante : je n'ai jamais pu lui dire papa* ». Il sait qu'il ne pourrait établir de lien véritable avec le père que par la parole, mais cette parole il ne peut l'articuler faute d'en avoir jamais entendu de véritable qui lui soit venue du père.

Ceci peut probablement relever de raisons diverses, éventuellement associées : appartenance du père à une minorité ethnique ou linguistique (**Charyn** raconte que son père, juif russe émigré à New-York, ne parlait jamais mais « *émettait des*

---

<sup>14</sup>L. ANDREAS SALOME, op. cit., p. 69.

*grognements incompréhensibles qui évoquaient plutôt l'appel d'un loup déçu* »), disqualification de la parole du père, du fait de sa violence physique ou verbale ou encore parce qu'il s'est situé en position d'alter ego (ce qui pourrait bien être le cas du père de **Joyce** <sup>15</sup>) ou encore "court-circuitage" - selon le terme d'une patiente - du père par la mère, la mère ayant interdit tout échange entre père et enfant. Ces diverses situations peuvent aboutir à une annulation ou à une mise entre parenthèses de la fonction du Père symbolique. D'où l'absence de ce "tu" de l'appel qui est, dit **Lacan**, le signifiant de l'Autre dans la parole. Comment (108) un sujet n'ayant pas été situé comme fils par son père pourrait-il proférer un "tu es mon père" et ainsi, de lui-même, se situer comme fils ?

Je crois que c'est en particulier en tant que "père terrestre", je reprends faute de mieux cette expression, que nous pouvons être attendu, espéré et que c'est peut-être le meilleur des cas, meilleur certainement que d'être attendu comme la bonne mère. Nous sommes alors situés comme un petit autre, revêtu des traits symboliques attribués au père : le pouvoir de protection, le pouvoir de reconnaissance, mais ces traits se trouvent idéalisés de façon à ce que rien ne puisse venir évoquer le signifiant maître.

Toute l'économie psychosomatique est construite de façon à se passer de la référence au Père symbolique et à son représentant le signifiant maître. La quête du père n'a pour but que de trouver une prothèse pour parer à la carence d'identification symbolique que provoque cette économie. Sur son versant le plus imaginaire cette quête est parfaitement exprimée par **Charryn** dont tout un roman, *Frog*, est la mise en place d'un véritable fantasme de transfusion du père par le regard. Une telle prothèse peut certes soulager le sujet mais, en aggravant encore

---

<sup>15</sup>John Joyce, le père de James, dit que son propre père et lui étaient comme deux frères, (*Portrait de l'artiste en jeune homme*, ibidem, p. 620) et il écrit à son fils : « *J'ai toujours espéré voir en toi un représentant convenable de notre famille dont mon père eut été fier* » (R. ELLMANN, op. cit., Tome 1, p. 152).

l'impasse faite sur le symbolique, elle augmente la vulnérabilité somatique.

Alors il nous faut nous demander quelles sont les modifications susceptibles de survenir, d'être apportées dans une telle économie. Et je poserai cette question à partir d'un rêve fait après quatre ans de cure en face à face par une patiente dont j'avais déjà évoqué le cas aux Journées sur la psychosomatique pour illustrer l'enracinement dans l'imaginaire et l'obstacle mis au transfert <sup>16</sup>. Il s'agit d'une jeune femme atteinte d'une maladie de Crohn qui racontait que depuis qu'elle avait appris, à l'âge de douze ans, que Dieu refusait aux animaux l'accès de son paradis, elle avait mis "à la place de Dieu ses images", les images de ses êtres chers, humains ou animaux, et s'était dorénavant adressée à elles. Voici le rêve qu'elle fait (109)alors qu'elle est mère d'un enfant de un an auquel elle donne encore le sein. Elle grimpe en vélo une côte avec ses deux soeurs dans une ambiance de défi. Arrivée en haut elle voit une ligne jaune et l'inscription "ici on a vu un loup". Elle se retourne et aperçoit la tête du loup. Immense frayeur. « *Il y avait trois possibilités, dit-elle, me coucher et faire la morte, appeler une voiture qui passait ou bien me réveiller, c'est ce que j'ai fait. Je suis restée effrayée plusieurs heures à chercher une solution. Pas question d'appeler ma mère. Dans le rêve j'avais pensé qu'elle gardait mon fils. Et puis je me suis dit : c'est un rêve sur l'enfance. Il faudrait en savoir plus sur le loup. Et j'ai pris la décision de sevrer mon fils et de me sevrer du même coup. Jusque là je n'y arrivais pas. Entre lui et moi ça merdait, j'ai cherché un autre mot mais il n'y en a pas. Je sais que ça marchera. C'est une étape, c'est un mur de passé. »*

Ce rêve l'incite donc à une limitation de la jouissance et cette limitation concerne ce qui lui est le plus précieux : l'enfant

---

16v. NUSINOVICI, *Sur le Déclenchement et l'évolution de la rectocolite hémorragique et de la maladie de Crohn*, Le Trimestre Psychanalytique, 1988, n°5, pp. 119-129.

qu'elle a eu dans des conditions telles qu'il ne pourra jamais être élevé par son père ni même le connaître. Elle pense qu'il s'en suivra une pacification de la relation duelle qu'elle a avec l'enfant et elle a la certitude de franchir ainsi une étape. D'où cela peut-il provenir ?

On peut voir dans le loup une figure du père mais il est douteux que les conséquences du rêve soient attribuables à un pur effet imaginaire car nombreux sont, chez les patients psychosomatiques, les rêves où l'imaginaire est effrayant et ils n'ont pas d'effets de cet ordre, au contraire.

Les deux autres éléments principaux du rêve sont plus inhabituels. La ligne peut être interprétée comme la figuration de la limite que la patiente accepte de prendre en compte. Quant à l'inscription je crois que c'est elle qui permet cette prise en compte. L'inscription manifeste en effet l'existence d'un tiers, observateur et scripteur, anonyme, et dont le message qui n'est qu'une simple information, ne s'adresse à personne en particulier. Ce n'est pas là un registre prescriptif, et on peut souligner après les remarques qui ont été faites aujourd'hui sur le Père, le signifiant maître et (110) la voix, que cette dernière n'est justement pas ici en jeu. Peut-être est-ce là le type de tiers ni bienveillant ni interdictif, tolérable par cette patiente et susceptible d'apporter quelque modification à son économie ?

Il y a eu par la suite divers changements intéressants. D'abord dans la possibilité de se maintenir dans une situation conflictuelle en position divisée. Ensuite dans le registre de l'équivocité signifiante (cette jeune femme dont j'avais rapporté qu'elle disait « *je vais me mettre un écriteau sur le front avec inscrit dessus : femme* », dit un jour : « *Je vais me déguiser, me déguiser en corbeau* »). Et cependant je ne crois pas qu'il y ait de modification du transfert, il reste toujours, me semble-t-il du type que j'ai signalé au départ en citant



**Charles Melman.** Celui-ci, dans le même article dit de ses patients qu'ils ont fait chez un psychanalyste une cure qui n'était pas une cure psychanalytique. Nous avons sans doute à préciser ce que pourrait et ce que devrait être une telle cure.